



Pleine page sur...

LÉO FERRÉ

Tout à la fois ou tour à tour dieu ou diable, poète ou génial truqueur, suivant le regard qu'on lui porte, Léo Ferré, assurément, ne se déplace guère sur les eaux paisibles d'un étang. Provoquant la passion ou engendrant la répulsion, fascinant et inquiétant comme l'imprévisible et familier océan au rythme duquel il vibre, il lève la marée, déclenche la tempête, équilibre les sentiments, mais surtout apporte au quotidien confiné de cette fin de siècle, le souffle vivifiant d'une brise de grand large : l'espoir, qu'il résume en ces deux mots, amour et anarchie.

Pour bien des pères de famille, Léo Ferré est encore un épouvantail, sabreur de l'autorité, pouffendeur des pouvoirs, satanique semeur de révolte. Pour un autre public, il est le portraitiste de "Jolie Môme", ou le chantre de l'érotisme flou de "C'est extra" ou enfin le poète amer et lucide d'"Avec le temps".

Pour d'autres encore, Léo Ferré n'est que le porteur du drapeau noir, un agile escaladeur de barricades et de scènes, mélangeant le slogan et la variété, alibi commode de bien des révolutionnaires de terrasse, de petits chefs qui prolongent une adolescence bénie. Bien souvent enfin, les mêmes le renient, le vouent aux gémonies et lui lancent l'anathème qui le portaient aux nues voilà seulement ans : en 68.

On ne saurait reprocher à Léo Ferré la monotonie. Avec la soixantaine, lui est arrivée une sorte de nouvelle jeunesse et sa manière se renouvelle sans cesse. Si son visage reste indentique, si ses thèmes favoris demeurent inchangés et si le verbe et la musique conservent leur pugnace et pathétique alliance, le Léo Ferré 79 n'a d'autre point commun avec le précédent, que d'être lui-même.

Lors du récent passage de l'artiste à Lille, nous avons souhaité percer cette cuirasse et tenté de découvrir le vrai visage de Ferré. Cet entretien ne nous surprendra pas. Léo Ferré parle en effet comme il chante.

Son verbe rude et âpre est tel qu'on l'attend, hurlé de formules découpées à l'emporte-pièce, peut-être prêtés d'avance et passe-partout. L'homme enfin, montrera une constante gentillesse, portrait inversé de sa légende. On l'attend austère et distant, il se révèle disert et aimable, avec parfois des allures de papa-gâteau et bien sûr une certaine part de "frime"...

Quelle importance le public a-t-il pour vous ?

L'artiste ne devrait pas connaître son public ; le vrai public c'est celui qui lit un livre en Afghanistan, ou qui écoute un disque, ça c'est formidable ; si je savais que j'ai de l'influence sur les gens, je ne pourrais pas écrire !

Mais vous savez bien que vous en avez !

Je ne veux pas le savoir.

Vous voulez quand même faire partager vos émotions au public ?

Quand je fais quelque chose, je ne pense pas au public.

Vous le faites, comme ça...

Oui, et puis, c'est mon métier ! Vous savez, ma chance à moi, c'est d'avoir une voix ; si je n'avais pas eu de voix, je n'aurais pas écrit ; parce

Par crainte de décevoir ?

Non, je m'en fous !... Décevoir quoi ? Si je craignais de décevoir, je ne ferais plus rien ! On me fait ressembler non pas à ce que je dis, mais à la façon dont je le dis, et aux mots que j'emploie ; mais si vous suivez bien ce que je dis, il y a toujours de la tendresse, de l'amour ; bien sûr, je bouge, je crie comme ça... Il y a une légende qui me poursuit, et ça m'embête. Mais quand on me connaît, on me dit "Oh, vous êtes gentil !" J'avais une trouille de venir vous voir, on m'a dit que vous étiez un type terrible, qui mettez les gens à la porte. C'est exactement le contraire que je suis !

A quoi attribuez-vous ça ?

Allez savoir ! Je crois qu'on m'identifie aux choses que j'ose dire, et que les autres n'osent pas dire ; vous en connaissez beaucoup de chanteurs qui disent des choses vous ?

Pour vous, qu'est-ce que la chanson ?

La chanson, c'est un produit de commerce ; ça embouteille la circulation ; et pourtant, je le dis en plaisantant, je suis un artiste de variétés, je fais des chansons, je suis un chanteur.

Vous vous considérez d'abord comme un compositeur ou comme un écrivain ?

Comme rien du tout... Je suis musicien depuis que je suis tout petit ; le jour où je me suis rendu compte que je n'étais pas fait comme les autres, je me suis réfugié dans la musique ; un artiste, dans une famille, on en rit toujours, parce que l'artiste... Oh, l'artiste... Vous comprenez ? Un trompettiste, à Paris, m'a raconté qu'à un repas de communion il était en face d'un mec qui lui avait demandé ce qu'il faisait dans la vie : "Je suis trompette" répondit-il. L'autre, après avoir bien ri, lui demanda : "Et à part ça ?". Il ne faut pas en vouloir aux gens. Pour eux, nous sommes des gens qui nous divertissons en même temps qu'eux.

Aimez-vous le cinéma ?

J'aime beaucoup le cinéma, comme un enfant. En Italie, on passe beaucoup de westerns à la télé, moi j'aime bien ça ! C'est le 8^e Art, mais il y en a sept avant !

Quelles sont vos distractions ? Toujours l'imprimerie ?

L'imprimerie, c'est venu parce qu'un jour, j'ai été embêté de ne rien savoir faire avec mes mains ; j'ai beaucoup d'admiration pour ceux qui le savent, notamment les ouvriers. J'étais un peu honteux de serrer la main à des ouvriers, sans être à leur hauteur. J'ai donc acheté une petite machine offset, je m'agressais à la main ! Quel problème ! Et puis après, je m'en suis payé une qui marche toute seule, et j'ai tout appris.

Pourquoi maintenant passez-vous avec une bande d'orchestre et non plus avec un pianiste ?

Mon ami Castanier m'a quitté un jour, je n'ai jamais su pourquoi, au bout de 16 ans. Je n'aurais pas fait de musique, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait si j'étais resté avec lui.

Vous n'avez plus de pianiste ?

Non, c'est beaucoup mieux comme ça. Il y a la musique, ça c'est terrible ; devant un orchestre je suis un enfant de cinq ans. Quand nous enregistrons ensemble, on est 140 sur la scène ; ça pose des problèmes, vous imaginez, et je vais peut être

faire une grande série de concerts, trois semaines au Palais des Sports de Paris, en janvier, vraisemblablement.

Comme avec les musiciens de Padeloup au Palais des Congrès ?

Oui, mais cette fois, avec trois programmes différents. D'abord, "Le sacre du Printemps" puis un récital de chansons ; la deuxième semaine, une oeuvre extraordinaire qui n'est pas connue, la musique que Prokofiev avait écrite pour "Alexandre Nevski". Ça est un truc extraordinaire — 1913 — et que seuls les mélomanes connaissent car, à l'époque, la musique ne touchait que des gens qui allaient au concert... pour se faire voir... Aujourd'hui, Prokofiev, on pourrait même le danser en discothèque, ça remplacerait avantageusement ce qu'on appelle "le disco" !

Aviez-vous une distraction, une détente ?

Moi, la distraction, je ne sais pas ce que c'est, le travail non plus ! C'est mon privilège.

Bien sûr, les vacances, ça n'existe pas ?

Les vacances, je m'emmerde !... Je n'ai jamais voyagé pour voyager. Quand je voyage, je ne connais que les couillises, l'hôtel, et le théâtre.

A l'étranger, rien ne vous intéresse ?

Non, pendant deux ans, je suis allé à Florence devant un musée sans jamais y entrer. Si, une fois, avec un ami belge - il y a des choses extraordinaires là-dedans, trop de trucs même, j'ai vu le regard du "Printemps" de Botticelli, et je suis parti, j'avais tout vu ! On ne peut pas voir ça sur une reproduction ; c'est pour ça que le peintre est malheureux ! Vous le voyez dans un livre d'art ; rien ! Vous le voyez là ; terrible ! Ce problème ne se pose pas avec le disque.

Depuis combien de temps vivez-vous en Italie ?

Dix ans.

Pourquoi ?

En Italie, il y a des gens extraordinaires. Il y a des chômeurs en Italie, ils travaillent presque tous au noir. L'Italien travaille, l'Italien rit, l'Italien vous regarde encore, lui !

Estimez-vous que les Italiens vivent mieux que nous ?

Allez-y, vous verrez ! Et ce qui me déplaît, c'est lorsque je reviens de là-bas ; on me dit "Alors, c'est le gouffre ?" "Je leur dis "Ils sont encore au bord, et vous ?" Nous tombons ensemble.

Qu'est-ce qui vous gêne en France ?

Quand je dis les Français ou les Italiens, je ne dis pas le Français ou l'Italien ; c'est le pays ; c'est tout de

même scandaleux ce qui se passe ici ; et puis, on y prend les gens pour qui ? Cette histoire comique, enfantine et minable de "Gaspi", vous vous rendez compte ! Donc, je suis en Italie, parce que ça me plaît, que j'y suis bien.

N'avez-vous jamais eu de problèmes avec le fisc ?

Un inspecteur du fisc m'a dit : « Vous écrivez en français des chansons destinées à un pays français, donc vous êtes imposable en France ». Il m'a poursuivi pendant cinq ans. Ce type ne pouvait pas me voir ! Un jour, j'y suis allé avec Mathieu, mon petit garçon, j'ai ouvert la porte et j'ai dit au gosse : « Tu vois, ça, c'est le monsieur dont je t'ai parlé », et je suis parti !

Vous êtes devenu, paraît-il, votre propre producteur de disques ?

C'est un grand mot. Effectivement, je le suis, mais vous savez, on ne gagne pas tellement d'argent avec les disques... Il faut en vendre beaucoup !

Mais n'êtes-vous pas un grand vendeur de disques ?

Pour vous dire un chiffre, en gros, un nouveau disque, en deux, trois ans, fait 200.000, et après, ça continue, bien sûr...

Pourquoi ne rééditez-vous plus vos premiers chansons ?

Je vais vous dire pourquoi je ne le fais pas : parce que ce sont des chansons éditées, et l'éditeur va m'en prendre la moitié et ça encore ça n'est rien ! Mais il y a une femme qui prétend prendre la moitié de ça, parce que je suis marié avant la loi de 1957. Vous savez, la haine, ça existe ! Pas de mon côté !

Pourtant, la femme est sublimée dans vos chansons...

J'ai de l'adoration pour la femme, mais je suis lucide aussi !

Vous en parlez cependant avec dureté, parfois...

Vous croyez qu'elles ne sont pas dures avec nous ? Parce qu'elles le sont, méchantes. L'une d'elles m'a demandé un jour si je n'étais pas misogynne ; j'ai dit oui. Et aussi que misogynne, c'est aussi difficile à écrire que gynécologie !

Toujours anarchiste ?

Anarchiste... l'anarchie, c'est la solitude. En 1930 — j'avais 14 piges — je méditais déjà et, un jour, dans le dictionnaire, j'ai trouvé : « Négation de toute autorité d'où qu'elle vienne ». Cherchez-le dans le dictionnaire maintenant, on ne trouve plus ça du tout ! Les gens ne savent plus ce que c'est...

C'est une philosophie politique ?

C'est la formulation politique du désespoir... Je pense que les anarchistes ne sont pas des violents ; ce sont des calmes.

Il y aurait eu un détournement de vocabulaire, et dans les dictionnaires et dans la rue ?

Absolument.

Est-ce que mai 68 vous a changé ?

Avant, j'étais un vieux ! Il y a un type qui m'a dit : « On ne t'a pas vu sur les barricades » et je lui ai répondu qu'il y a vingt ans que je suis sur les barricades, et vraiment seul !

Dans ce genre d'assurance (je préfère dire « insurrection », car révolution, ça tourne et ça revient au même endroit), les hommes n'ont pas beaucoup d'intérêt. L'important, c'est ce qui a été fait. Il y a un mot que je ne peux pas supporter ; on dit « Il est récupéré » ; tout le monde l'est fatalement, parce qu'on a besoin de vivre. Ce sont les feignants qui disent ça : « Il est récupéré ». Un jour, en Belgique, il y a un type qui m'a demandé : « Tu viens chanter dans la rue ? ». J'ai dit non, parce qu'au spectacle il faut faire un effort, ou bien les gens n'écoutent pas ; et puis, d'ailleurs, je n'ai pas le droit de chanter dans la rue. Alors, il m'a dit : « Tu es dans le système ? ». « Oui », j'ai répondu et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu fais, toi, quand tu lais la manche ? Espèce de petit salaud ; tu tends la main, ce qui est déjà pas mal, à quelqu'un qui va te mettre de l'argent et tu espères qu'il va en mettre, et cet argent dans quel système il l'a pris ; allez, tire-toi ! ». Le système, c'est l'Autre, avec un grand A, qui vous grignote ; ça commence à la maison avec le pouvoir, d'où qu'il vienne, le pouvoir de l'Etat, le pouvoir du père, de la mère, de la femme... Alors, la solitude, fatalement.

Dommez-vous une suite à votre roman « Benoît mièvre » ?

J'ai eu tort de le signer Léo Ferré ; il aurait fallu que je mette un autre nom ; encore un chanteur qui écrit, ont dû se dire certains.

C'était un livre essentiellement autobiographique ?

Pas exactement autobiographique, parce que j'ai arrangé certaines choses ; c'est arrangé, bien sûr. L'histoire du collège, par contre, est exacte.

Vous avez souffert de cette éducation religieuse ?

Sûrement, et c'est peut-être pour ça que j'ai cette révolte enfouie en moi ; j'étais un garçon très docile... peut-être fallait-il que j'aille à ce collège !

Et si, au dernier moment, vous vous remettais à croire en Dieu ?

Je ne pose pas la question ; moi, je m'en sors en disant qu'il est aussi présomptueux de croire en Dieu que

de ne pas y croire ; qu'est-ce qu'on sait ? Vous savez, un jour, il y a un bout de la Terre qui tourne autour du Soleil et puis après, ça s'est refroidi et, un jour, les conditions de notre vie ont été réunies : les amibes, les crocodiles et dinosaures... Einstein, Beethoven, et l'amour ! C'est un ordinaire fantastique.

Peut-on croire en quelque chose ?

Bien sûr, au père Noël.

Si Léo Ferré pouvait décider du sort du monde, de la planète et du genre humain, qu'est-ce qu'il ferait ?

Alors, vous lisez mal, c'est toujours plein d'espoir ce que je dis, mais j'en dis d'une façon tellement évidente que les gens ne vont pas au-delà. Il n'y a plus rien, mais... dans 10.000 ans, il y a une porte ouverte !

Si Léo Ferré pouvait décider du sort du monde, de la planète et du genre humain, qu'est-ce qu'il ferait ?

J'arrêtera immédiatement, sur la Terre entière — pendant cinq minutes — les gens dans le geste qui les fait se dresser les uns contre les autres ; le type qui va gifler quelqu'un, le soldat, ou l'avion qui va lâcher des bombes ; ça ferait beaucoup d'arrêts ; trois jours après, je les ferais tous sept semaines. A ce moment-là, je le ferais savoir, mais je ne dirais pas que c'est moi, car ça me ferait de la publicité. Enfin, trois ans !

Mourir le plus tard possible. Moi, je ne comprends pas les gens qui font des projets à longue échéance ; ils disent : « Dans cinq ans... ». Les gens sont gonflés... les instrumentistes, trois ans de contrat...

Donc, des projets pour le court terme ?

Je ne vais pas faire grand-chose.

Lorsque vous avez terminé cette série de concerts, que ferez-vous ?

Je rentre, et je travaille au « Sacre », j'écris de la musique...

Si vous pouviez recommencer votre vie, serait-elle la même ?

Je ne pourrais pas recommencer. Le seul retour en arrière valable serait de vivre en sachant ce qui va arriver. Autrement, ça ne veut rien dire !

CETTE PAGE A ÉTÉ RÉALISÉE PAR UNE ÉQUIPE DE JOURNALISTES DE « LA VOIX DU NORD »



que j'ai écrit des chansons pour en faire ma profession. Je ne me lève pas le matin en me disant "qu'est-ce que je vais faire ?". Moi je fais ça parce que je sais faire ça ; je suis comme ça.

Il y a quelques années, vos récents avaient un peu une allure de meetings...

C'était avec "Le chien" mais, il y a huit ou dix ans que je ne le dis plus, c'était devenu une sorte de meeting, avec cette musique derrière sur laquelle je n'étais pas d'accord.

Comment expliquez-vous aussi vous ayez décliné des haïnes aussi violentes ?

Ceux qui me haïssent ne me connaissent pas ; ils répètent ce qu'on leur a dit.

Pourquoi avez-vous renoncé à participer à des débats après vos spectacles ?

Pourquoi je mange ? Pourquoi je marche ? J'ai des souliers aussi !... J'ai des slips ! J'ai un manteau ! Ah ! mais il ne faut pas de manteau ! Je vais marcher sur l'eau aussi ! Les gens intelligents ne viennent pas vous parler. L'intelligence est discrète.

Mais les gens n'ont-ils pas envie de prolonger leur plaisir après le spectacle ?

Etant donné que je suis un type comme les autres, quand je descends de scène, je peux devenir aussi com ! Je ne suis pas le Bon Dieu de la conversation. On me fait parler parce que c'est moi, et ça se gâte, forcément.

